

Belghith Aoun

Heidegger et l'idée d'une logique phénoménologique

Tome I

Comment une logique de la « raison du monde » est-elle possible ?



« **Heidegger et l'idée d'une logique phénoménologique** » est une thèse de doctorat en philosophie dont le titre original est « Logique et phénoménologie chez Heidegger », thèse préparée par le chercheur Belghith Aoun sous la direction du Professeur Mohamed Mahjoub et soutenue en avril 2007 à la faculté des sciences humaines et sociales de Tunis.

Introduction

Historique et systématique :

Il faudrait d'abord noter que Heidegger ne traite pas de la logique uniquement comme question spéculative, mais aussi comme question historique ou plus précisément historique. A l'exception de l'œuvre initiale de 1927 notamment dans le § 7 de l'introduction, (B. Le concept de logos) ; § 34, (Dasein et parole. La langue) et § 44, (Dasein, ouverture et vérité) là où Heidegger relève la possibilité d'une réflexion proprement philosophique sur la logique, le reste de son œuvre est, dans sa totalité, une réflexion sur l'histoire de la philosophie en matière de la logique. L'idée directrice de Heidegger après *Être et Temps* était la suivante : toute réflexion sur la logique et la philosophie qui n'est pas issue de leur histoire n'est qu'une vaine réflexion, un essai de rapporter arbitrairement l'une à l'autre :

« L'idée d'une logique philosophique », écrit Françoise Dastur, [...] ne peut pas être fondée par une mise en rapport extérieure de la logique et de la philosophie, mais par une appropriation plus originaire de la logique traditionnelle ».¹

Il n'y a pas donc de logique à réfléchir isolément autant qu'il y a un Héraclite, un Aristote, un Kant, un Leibniz et un Hegel. C'est pourquoi les grandes réflexions heideggériennes sur la logique deviennent d'abord un débat avec ces noms-symboles.

Mais un débat ou un dialogue ne sont, pour Heidegger, ni une naïve répétition de ce qui a eu lieu, ni une reprise de la logique dans le même horizon moderne ni même une conservation de ce qui a été pensé comme

¹ « La doctrine du jugement, la métaphysique du principe de raison et l'idée de la logique », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 3/1996, pp. 284-285.

dit Hegel, mais un retour à l'impensé de la logique et du rationalisme moderne tout entier, impensé qui faisait toujours le vif de ce rationalisme même. Ainsi, l'histoire, au sens heideggérien, laisse-t-elle place à la réflexion puisque l'impensé est plutôt notre affaire que celle de l'histoire même.

Heidegger pense l'histoire sous ce double aspect, ainsi que la réflexion philosophique proprement dite : l'histoire est d'une part lieu de la chose même, de la concrétisation, dit Hegel, mais d'autre part, elle est dépourvue de la vivacité que seule la réflexion *hic* et *nunc* peut rendre possible. Mais la réflexion est à son tour incapable d'accomplir en elle-même l'exigence phénoménologique que sous forme d'abstraction incomplète. L'histoire est donc indépassable, la réflexion est aussi inévitable. Heidegger écrit dans son traité sur Leibniz : « Philosophy can be characterized only from and in historical recollection. But this recollection is only what it is, is only living, in the moment of self-understanding ». ² Le philosophe va plus loin pour décrire non seulement l'identité des deux chemins mais aussi l'apparition double d'un seul et même chemin. « The way of historical recollection and of reflection on the present are not two ways, but are both essential elements of every way toward the idea of philosophy ». ³ Heidegger résume enfin cette idée sous la forme d'une ancienne formule de Kant : « historical description, dit-il, is dead if it is not systematic, and systematic description is empty if is not historical ». ⁴

Heidegger distingue ainsi entre « description historique » *historisch kennzeichnung*, description privée d'actes systématisants ou description naïve et « description historique », *Geschichtlichen Kennzeichnung* là où la description atteint sa systématisation à l'aide d'un être historial et devient « recollection and focused on the present ». ⁵ De même, une recollection faite sans réflexion est dite recollection historique, *historisch Erinnerung* dont Heidegger ne parle pas ; il parle plutôt d'une récollection historique, *Geschichtlichen Erinnerung* définie comme la haute unité de la voie recollective et de la voie réflexive ou encore historique et systématique.

² *The Metaphysical Foundations of Logic*, translated by Michael Heim, Indiana University Press 1984, p. 8.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 9.

Comme historique, la logique se donne donc elle-même au lieu d'être la suite de notre disposition arbitraire. Mais comme réflexive, la logique s'élève à l'actualité. C'est pourquoi nous devons prendre le problème logique chez Heidegger à deux moments, historique (au sens large du mot) et systématique, ou à vrai dire historial et existential-ontologique. Notre thèse contiendra donc ces deux aspects de l'intérêt porté à la question logique. Mais pourquoi l'intérêt historique prend seulement en vue Leibniz, Kant et Hegel et de quel droit nous nous limitons, s'agissant de la logique, à l'étude de la relation, de l'objet et de la négation (et partant de l'affirmation)/de la vérité et de la fausseté ? Quel rapport y a-t-il entre les trois philosophes, les trois composés de la logique et entre l'aspect historique de la recherche et son aspect systématique ?

Leibniz, Kant et Hegel comme témoins historiques d'une ontologie / d'un « être » de la « logique » :

On ne peut comprendre ce choix que si nous rappelons d'abord que notre objectif n'est ni de décrire un développement historique de la conscience de la logique, ni de reprendre un aspect systématique, mais de **relever les possibilités fructueuses** à partir de Heidegger pour une autre pensée de la logique. Heidegger relève ces possibilités à la fois à partir de l'histoire de la logique et de ces propres réflexions sur des thèmes bien déterminés. La partie systématique est en relation avec les réflexions propres de Heidegger et pour bien conduire les réalisations de la partie historique. Cette dernière est centrée sur ce que Heidegger lui-même prend pour le plus fertile qui mérite d'être pensé dans l'histoire de la logique : Leibniz, Kant et Hegel. Et nous prenons en compte dans ce choix les considérations suivantes :

– La préoccupation heideggérienne par ces philosophes qui apparaît dans les écrits qui leur sont consacrés et sa préoccupation particulière par leur pensée logique. A Leibniz, Heidegger consacre *Les fondements métaphysiques de la logique* (1928), *Le principe de raison* (1955-1956) sans parler de nombreuses mentions de Leibniz au cours de son œuvre en général ; à Kant, il consacre son *Interprétation phénoménologique de la « Critique de la raison pure » de Kant* (1928), *Kant et le problème de la métaphysique* (1929), *La thèse kantienne* (1927), *La thèse de Kant sur l'être*

(1962) avec beaucoup d'autres mentions particulières de Kant ; A Hegel, Heidegger consacre *La phénoménologie de l'esprit de Hegel*, *Hegels Begriff der Erfahrung* (1942-1943), *Hegel : Die Negativität* (1938-1939) et maintes mentions de Hegel éparpillées dans l'œuvre de Heidegger. Dans tous ces écrits, le philosophe s'occupe remarquablement de la logique et de son statut à la lumière de sa phénoménologie.

- Les possibilités philosophiques particulières qui se trouvent chez ces trois philosophes avec qui la logique parvient à un état de conscience sans précédent de ses apories et ses exigences, notamment sa conscience de s'ouvrir, de plus en plus, à l'être selon Heidegger, ce qui est pour lui un renvoi à l'étude phénoménologique ou même l'ébauche d'une phénoménologie de la logique qui doit être conduite à ses fins.

- Ce que la thèse trouve de diversité de possibilités à réfléchir entre ces trois philosophes-logiciens, diversité susceptible d'être développée comme attitudes prises vis-à-vis des grandes questions de la logique à notre époque, les questions de base même si ces possibilités ne vont pas trop dans les détails des choses et même si Heidegger ne vise pas lui-même le développement d'une question particulière relative à la logique. Heidegger traite de la logique en général de la même manière et de façon parfois répétitive, mais aussi sans orientation bien déterminée à l'exception de celle qui est générale d'une interprétation ontologique de la logique. Cependant, il y a une possibilité d'engager l'interprétation de ces philosophes d'une façon fructueuse notamment lorsqu'on trouve des nuances remarquables que la thèse essaye de pousser elle-même pour que chacun des philosophes mentionnés puisse répondre subtilement à l'une des questions de base que nous nous proposons de traiter et que nous reformulons pour la présente exigence sous forme de prétentions à confirmer comme suit :

- Qu'est-ce qu'une « relation logique » ? Que peut nous permettre de penser une phénoménologie à la manière de Heidegger s'agissant de la relation logique ? C'est Leibniz qui peut répondre le mieux à cette question. Heidegger développera à partir de lui une compréhension particulière de la relation, *Beziehung* comme *Verhältnis*, relation originelle. Voici la première prétention de la thèse.

- Qu'est-ce qu'un « objet logique » ? Que peut fournir la phénoménologie heideggérienne à penser à propos de l'objet logique ?

C'est Kant qui est proposé à répondre à cette question à travers sa compréhension de l'objet, *Gegenstand* comme objet en général. Heidegger développera à partir de là une compréhension de l'objet comme objectivité, *Gegenständigkeit*, outil, *Zeug* et en fin de compte comme être, *Sein*. Voici une deuxième prétention à confirmer.

- Que veut dire « nier » (et partant « affirmer ») ? Qu'est-ce que la phénoménologie heideggérienne peut donner à penser à propos de la négation ? C'est Hegel qui doit répondre par une reprise bien déterminée du *Verneinheit* comme *Nichtigkeit* pour accomplir la troisième prétention de la thèse.

Quant au choix de ces trois thèmes seulement pour l'étude de la logique, cela revient à la nature même de la recherche qui tient à relever des possibilités de base qui soient situées dans le croisement de la logique avec la philosophie et qui ne sont pas cependant les seules. Ces trois thèmes avec les possibilités qu'ils permettent suffisent cependant à notre avis à tirer au clair ce qu'on a encore le droit de réfléchir à propos de la logique et à fonder un bon nombre de problématiques et de suggestions relatives à une pensée phénoménologique de la logique. Nous rappelons que notre objectif est de dégager cette possibilité de penser face à une méfiance presque totale en un rationalisme ontologique possible.

Il est tout à fait vrai que le texte heideggérien ne donne pas plus qu'un agrégat de réflexions dispersées hors de tout esprit systématique. Cependant, il y a, dans cet agrégat même, la chose suivante : une distinction, dans ce qu'il interprète Heidegger, entre une possibilité et une autre, entre ce que permet Kant, Hegel ou bien Leibniz. Voici la raison pour laquelle nous trouvons des nuances remarquables entre les diverses interprétations de Heidegger, nuances permettant d'engager chaque possibilité dans une réponse déterminée à nos questions. Nous remarquons cependant que ces possibilités sont largement enchevêtrées. Mais chaque possibilité paraît plus authentiquement chez l'un des philosophes plutôt que chez l'autre. Nous remarquons aussi, pour distinguer minutieusement les possibilités les unes des autres, que nous procédons, comme le fait Heidegger lui-même, à une distinction des philosophes de façon à pouvoir montrer la spécificité du souci logique chez chacun d'eux.

Ainsi donc, le choix de Leibniz, Kant et Hegel pour interroger

respectivement la relation, l'objet et la négation n'est pas strictement un choix heideggérien au moins au sens explicite du mot ; c'est plutôt notre propre essai pour profiter autant que possible des multiples réflexions de Heidegger sur la logique qui, à savoir ces réflexions et si nous nous limitons au seul pensé de Heidegger, répètent presque la même chose d'une façon stérile. Nous choisissons ces trois philosophes-logiciens d'abord pour leur poids dans le rationalisme moderne que nous avons proposé à réfléchir aujourd'hui ; ensuite, parce que Heidegger lui-même s'y intéresse d'une façon particulière ; enfin, parce que ceux-ci permettent de penser de façon variée les divers problèmes de la logique, sans oublier les autres.

Husserl et Aristote comme histoire omise de la logique chez Heidegger :

Pourquoi écarter de notre préoccupation d'autres philosophes-logiciens avec en tête Aristote et son *Organon* et Husserl et ses *Recherches Logiques* ? Aristote et Husserl ne sont-ils pas un titre indépassable dans toute réflexion sur la logique ? Notre réponse ne peut sortir de ce que nous venons de dire à propos de la nature de la pensée heideggérienne relativement à la logique comme recherche des possibilités les plus fertiles dans l'histoire de la logique, ce à quoi ne répond pas Aristote alors que Husserl y répond d'une manière absolue.

*** Husserl, l'horizon impensé de Heidegger :**

On ne trouve pas chez Heidegger un souci considérable relatif aux *Recherches Logiques* de Husserl et pour tous les autres écrits du philosophe. Cependant, Husserl est presque omniprésent dans l'œuvre heideggérien depuis ses écrits de jeunesse. Voici l'énigme que seule la supposition suivante paraît capable de résoudre : Heidegger ne s'occupe pas suffisamment de Husserl parce qu'il s'occupe absolument de lui à tel point qu'il en fait l'horizon même dans lequel s'inscrit tout le projet heideggérien. Il ne s'agit pas, concernant Husserl, de chercher chez lui quelques possibilités philosophiques à développer autant qu'il s'agit de reconduire sa philosophie à partir de son point d'arrivée vers une phénoménologie ontologique au lieu d'une phénoménologie transcendantale. Husserl motive positivement et négativement la pensée heideggérienne dans les trois points suivants :

- La structure intentionnelle.

- L'intuition catégoriale.
- L'a priori.⁶

Husserl ne peut donc pas être « objet » de penser pour Heidegger puisqu'il est le penser même du philosophe qui travaille partout comme « impensé ». C'est pourquoi on ne peut pas dégager facilement une attitude heideggérienne de la logique husserlienne. On ne peut qu'y faire allusion à travers tout l'œuvre heideggérien. Autrement dit, on peut trouver cette attitude dans la lecture ontologique de la logique opposée à la lecture phénoménologique transcendantale de Husserl et qui consiste en la reprise ontologique et herméneutique des trois points précédents.

*** *Aristote ou la logique à faible renvoi à l'être :***

Heidegger ne s'occupe pas de la logique aristotélicienne comme il s'occupe de sa physique et sa métaphysique dans la période de la maturité de sa phénoménologie. Il traite de cette logique seulement dans le cadre d'autres soucis logiques et phénoménologiques comme lorsqu'il parle, en passant, de la logique d'Aristote dans *Interprétations phénoménologiques d'Aristote* ou lorsqu'il donne un bref exposé d'Aristote à ce propos dans l'introduction aux *Fondements métaphysiques de la logique issues de Leibniz*. Aristote paraît à la fois comme logicien suivant l'idée la plus répandue et comme phénoménologue⁷ tel que Heidegger aimait à le rectifier.

L'exposé d'Aristote dans *Les fondements métaphysiques* intervient en vérité au cours d'un autre exposé d'esprit kantien sur l'idée de logique dans son histoire générale. Aristote intervient seulement pour rappeler l'histoire formelle de la logique influencée par sa naissance formelle chez Aristote. L'exposé heideggérien est suivi d'un point de vue critique qui montrent, c'est-à-dire l'exposé et la critique, que Heidegger ne pense la logique aristotélicienne qu'en vue de sa récusation et seulement à titre d'indication pour connaître. La raison en est très simple : c'est ce que toute l'histoire de la logique appelle le formalisme de la logique d'Aristote. Heidegger admet cette qualification à travers sa reprise des notions de base chez Aristote : le

⁶Ph. Capelle, *Philosophie et théologie dans la pensée de Martin Heidegger*, Les éditions du Cerf, Paris, 2001, pp. 211-213.

⁷ Cf. *ibid.*, pp. 191-195.

concept, le jugement et l'inférence en appuyant davantage l'analyse du concept relativement à quoi se détermine le destin de la logique dans le jugement et dans l'inférence.

Selon Aristote, le mot isolé peut avoir un sens sans rien dire de l'existence. « Thus, for example, dit Heidegger, the expression “man” means something by itself (we say that we are able to think something when we hear the word), but by this mere saying of the isolated world it is not stated whether a man exists or not. »⁸ En fait, Aristote distingue entre mot, *das wort*, sens, *die bedeutung* et concept, *der Begriff*. Le mot ou aussi la notion est ici le côté vocal du mot ; le sens est le contenu alors que le concept est l'unité forme/contenu. Ces trois termes, notion, sens et concept expriment trois perspectives distinctes de nommer la même chose : le mot, l'élément premier de l'énoncé. Ces distinctions sont introduites ici pour le seul but de description de l'état du mot qui est par essence un sens pour le seul fait qu'il dépend de l'activité de penser. L'énoncé ne décide pas donc du sens. Il reçoit le sens des mots qui le composent. Et puisque le sens est la suite de la seule pensée, l'énoncé reste chez Aristote une forme de pensée bien qu'il fasse des affirmations et des négations de l'existence. Il faut selon Heidegger comprendre tout cela dans les simples limites de la pensée.

L'énoncé comme affirmation, *zu-sage* et négation, *ab-sage* (κάταφασις ou ἀπόφασις) de l'appartenance des choses les unes aux autres, n'est en fait qu'une question de leur connexion au sein du logos. « We see at once, dit Heidegger, how strongly Aristotle's approach is still oriented to the linguistic form of λόγος, when he presents λόγος as a connection (συμπλοκή; nexus, connexio) of several words having meaning in themselves ».⁹ L'affirmation et la négation doivent être donc comprises dans les seules limites de la connexion des mots sensés ou des concepts. « Λόγος is conceived as a *connecting of notions*, as a conjoining of meanings, as a binding together of concepts. »¹⁰ L'énoncé est de toutes les façades une composition dont les éléments peuvent ou pas se contenir. Un élément simple, le mot ne peut pas établir ce rapport de contenance en soi. Il ne le peut qu'avec d'autres. Mais à l'énoncé n'appartient plus

⁸ *The Metaphysical foundations, o.c.*, p. 23.

⁹ *Ibid.*, p. 23.

¹⁰ *Ibid.*

l'affirmation ou la négation des choses mêmes. Il lui appartient tout cela uniquement comme connexion des seules notions.

Cependant la série des connections ne s'arrête pas avec celle des mots en énoncé, connexion qui s'appelle jugement, *Urteil*. Les énoncés sont aussi combinables chez Aristote de manière à former ce qu'il appelle l'inférence, *der Schluss*. Il faudrait à ce moment là prendre les énoncés pour des propositions individuelles, *einzelner Aussagen* et la connexion des propositions individuelles ou la liaison des jugements, *Verkettung Von Urteilen* comme inférence. A ce niveau là, rien de nouveau ne peut arriver concernant le rapport aux choses puisque la même compréhension de la vérité comme connexion se répète et se renforce davantage dans le dernier stade de la logique.

La logique aristotélicienne n'est donc au fond, d'après Heidegger, qu'une question de notions et non de choses. Il ne s'agit entre ses différents composés que d'une considération des notions et de leurs combinaisons. On ne peut même comprendre ses divisions que dans cette lumière. Heidegger rappelle ainsi les trois grandes divisions de cette logique comme suit :

- La doctrine des catégories ou du concept, *die Lehre vom Begriff*, c'est-à-dire les simples notions ou mots représentés par l'esprit : A, B, C...
- La doctrine du jugement, *die Lehre vom Urteil* consistant dans la connexion des mots ou des notions : A est B...
- La doctrine de l'inférence, *die Lehre vom Schluss* qui consiste dans la connection des jugements : A est B, B est C, donc A est C...

L'ensemble de ces doctrines avec ce qui en est issu forme la logique d'Aristote rassemblée sous le titre d'*Organon*. Heidegger résume la totalité de l'*Organon* comme suit :

« This « organon » includes five or six different investigations of logical problems ; and the traditional order results from using pedagogical viewpoint. *Categories*, *On Interpretation*, *Prior Analytics* (on the inference), *Posterior Analytics* (on the principles of demonstration and knowledge ; it's more closely connected with ontology than it the *Prior Analytics*), *Topics* (probability inferences), and *On Sophistical Refutation* (on fallacies ; usually considered part of the *Topics*). »¹¹

Les *Topiques* et les *Réfutations sophistiques* appartiennent d'une

¹¹ *Ibid.*, p. 24.

manière ou d'une autre à la troisième division de l'*Organon* bien que leurs inférences ne soient pas de la nature des inférences certaines, et ce en raison de leur caractère argumentatif et pour être composées de propositions élémentaires.

De ce fait, il reste toujours vrai que l'*Organon* est à triple composition : une logique des catégories, une logique des énoncés et une logique des démonstrations. Le caractère de base de la logique aristotélicienne est donc la dépendance de ses composants, intérieurement les uns des autres. Tout est définissable dans les seules limites de la logique, par combinaison ou par division. La connexion est le fond de la logique d'Aristote, connexion des notions, puis des jugements. Le rapport à l'objet n'est pas celui qui détermine l'image de la logique, mais seulement le rapport des composants formels.

C'est pourquoi Heidegger peut réduire tout l'*Organon* à ce qui représente en lui justement la connexion, c'est-à-dire le jugement. Il écrit en ce sens là : « Now it was Aristotle's conviction that logos in the sense of propositional determination, λόγος in the sense of judgment, manifestly presents the basic phenomenon of logic. »¹² Le jugement, l'énoncé, la proposition est le phénomène de base de la logique parce que c'est là où les catégories atteignent leur véritable valeur en devenant affirmation ou négation. Mais, au-delà du jugement aussi, il n'y a que la répétition de ce noyau de la logique. Le jugement occupe un lieu moyen entre les catégories et la démonstration. C'est ce en quoi les concepts trouvent leur perfection

¹² *Ibid.* Il est à noter qu'Aristote pense sa théorie du jugement vis-à-vis de la théorie du nom et du verbe. Or, si ces derniers sont définis par la simplicité, le jugement est à l'inverse une composition. Aristote écrit dans ce sens : « C'est dans la composition et la division que consiste le vrai et le faux. En eux-mêmes les noms et les verbes sont semblables à la notion qui n'a ni composition, ni division : tels sont *l'homme*, *le blanc*, quand on n'y ajoute rien, car ils ne sont encore ni vrais, ni faux. En voici une preuve : *bouccerf* signifie bien quelque chose, mais il n'est encore ni vrai, ni faux, à moins d'ajouter qu'il est ou qu'il n'est pas, absolument parlant ou avec référence au temps » (Aristote, *Organon*, I-Catégories ; II-De l'interprétation, trad., J. Tricot, J. Vrin, 1969). Un jugement est vrai, selon Aristote, si le prédicat appartient au sujet grâce à la copule « est ». La composition est donc fondamentale pour la vérité. Quant à la référence, c'est ce qui semble être chez Aristote une évidence autour de quoi se compose le jugement. On lit aussi dans l'*Organon* : « Voici un jugement vrai au sujet du bon, énonçant qu'il est bon ; un autre qui est faux, énonce qu'il n'est pas bon » (*Ibid.*, p. 138). Vrai est donc le jugement « cela est bon » lorsqu'il est adéquat avec un objet bon. Le jugement « cela n'est pas bon » serait faux dans ce cas là autant qu'inadéquat avec l'objet bon. La composition et l'adéquation sont donc, dans cette optique, les caractéristiques de la vérité chez Aristote.

et ce de quoi la démonstration fait ses constructions. Or, ce noyau dur de la logique chez Aristote est un simple nexus, connexion des concepts. Heidegger reprend ainsi la même qualification kantienne de la logique formelle ou générale pour suspendre le dialogue avec Aristote en mettant sa logique contre la phénoménologie et dans le meilleur des cas pour lutter contre ce dogme et dégager l'aspect phénoménologique d'Aristote sans aller plus loin.

En effet, dès ses premiers écrits, Heidegger avait la conscience que la définition aristotélicienne de la vérité est au fond phénoménologique tel qu'il l'a indiqué en 1922 dans ses *Interprétations phénoménologiques d'Aristote* :

« On a coutume, lorsqu'il s'agit de déterminer le sens de la « vérité », d'appeler Aristote à comparaître comme témoin capital. D'après lui, la « vérité » serait « quelque chose qui survient dans le jugement », et plus précisément l'« adéquation » de la pensée et de l'objet. Du même coup, on fait de ce concept de vérité la base de la théorie de la connaissance dite « théorie de la copie ». Mais on ne trouve pas la moindre trace chez Aristote ni de ce concept de la vérité comme adéquation, ni de la conception courante du λόγος comme jugement valide, et encore moins d'une quelconque théorie de la copie ». ¹³

Heidegger ne pense pas cependant qu'il peut trouver chez Aristote les mêmes possibilités philosophiques trouvables chez Leibniz ou chez Kant.

Choix méthodologiques :

La présente thèse tourne donc, dans son volet historique, autour de trois questions fondamentales à réfléchir à partir de Heidegger : il s'agit d'abord, de montrer que la relation, au lieu d'être détruite, s'est transformée d'une relation logique en une relation phénoménologique qui peut donner lieu à une reformulation phénoménologique de la relation logique, voire à une explication phénoménologique de cette relation au cours de l'histoire de la logique comme étant son fond même ; ensuite, l'objet, au lieu d'être détruit, s'est transformé à son tour d'un objet logique en un « objet » phénoménologique vu que Heidegger distingue nettement entre l'étant, l'être et le néant absolu ou le rien absolu. L'être n'est pas le rien absolu, mais un « objet » déterminé à sa propre manière qui nécessite

¹³Heidegger, *Interprétations phénoménologiques d'Aristote*, trad., J.-F. Courtine, TER, 1992, p. 38.

ses propres règles ; enfin, il s'agit de penser que la notion de néant proposée par Heidegger, au lieu d'être une notion absolument nihiliste, est, au contraire, une notion fondatrice d'une compréhension phénoménologique de la négation qui explique mieux la négation logique en même temps qu'elle en donne une version plus pertinente.

Conformément à ces objectifs, le plan adopté dans la thèse peut-être justifié comme suit :

Puisque nous entendons principalement relever les possibilités phénoménologiques dans la logique qui n'est enfin de compte que son histoire et profiter de ces possibilités pour tout ce qui concerne la logique : la question de relation, de l'objet, de négation et de l'affirmation, afin de montrer la possibilité d'une version phénoménologique de la logique à partir de Heidegger – puisque tel est la situation dans la thèse, disons-nous, nous avons divisé notre plan de façon à répondre à cette exigence double : **dégager l'aspect phénoménologique de la logique au cours de son histoire dans ses composants de base à fin de préparer le terrain pour montrer la possibilité d'une version phénoménologique de la logique.**

Nous essayerons, pour accomplir notre tâche, de suivre le questionnement logique dans ses ramifications totales à l'intérieur de chaque philosophie sous forme d'une partie indépendante. Quant aux choix méthodologiques propres à chaque partie nous les aborderons dans l'introduction qui lui sera consacrée. Nous avons donc comme plan général :

– La première partie consacrée au statut de la logique chez Leibniz, à la théorie du jugement de Leibniz et au principe de raison chez lui, traite du premier composant de la logique : la relation, relation de prédication (rapport sujet/prédictat) et relation de causalité (rapport cause/effet). Cette partie est justifiée par le fait que Heidegger trouve chez Leibniz une conception phénoménologique de la relation à la différence de la conception logique répandue.

– La deuxième partie consacrée à la logique transcendantale de Kant traite du second composant de la logique : l'objet. Elle est justifiée par ce fait qu'à partir de Kant, Heidegger peut développer une compréhension phénoménologique à ce propos. Le transcendantalisme de la logique kantienne provient selon Heidegger de ce que le philosophe ait reformulé

la conception de l'objet afin d'être un objet en général, un objet transcendantal dans lequel Heidegger trouve l'occasion pour réfléchir l'« objectité » ou la « choséité » comme étant le véritable « objet » sur lequel porte à proprement parler le discours et qui maintient la compréhension transcendantale même de l'objet.

– La troisième partie consacrée à la logique dialectique de Hegel traite du troisième composant de la logique : la négation (et l'affirmation). Elle est justifiée par le fait que Hegel représente selon Heidegger l'occasion pour réfléchir autrement la négation. Si Hegel croit que tout relatif, tout particulier est contradictoire, qu'il porte son négatif, c'est la preuve selon Heidegger qu'une négation originelle ou un néant habite la pensée de Hegel. Seul ce néant peut permettre la pensée de marquer la contradiction dans ces pensées. Or, puisque le négatif est ici originel, il n'est pas susceptible d'être rendu au positif comme s'il s'agit d'un simple travailleur, mais, étant maître, le négatif est toujours là plus profond même que la contradiction et que la dialectique.

Première partie

L'interprétation de la logique de Leibniz comme logique phénoménologique

Essai d'une compréhension phénoménologique de la « relation logique » :
la « relation logique » comme Verhältnis.

